

LES PAYSAGES PRÉ- ET POST-APOCALYPTIQUES DE J.D. KURTNESSE^{*1}

.....
EVA VOLDŘICHOVÁ BERÁNKOVÁ

Introduction

Deux approches majeures de la mise en scène de l'apocalypse peuvent en général être distinguées dans la littérature et le cinéma contemporains : soit le moment spectaculaire de la catastrophe, quelles qu'en soient les origines (chutes de météores ou de comètes, menace nucléaire, autres désastres naturels, épidémies soudaines, attaques de zombies, invasions d'extraterrestres, etc.), ou bien son prolongement post-apocalyptique, souvent lié à des tentatives de reconstruction d'un monde perdu².

La philosophe et psychanalyste française Cynthia FLEURY estime que les catastrophes planétaires constituent aujourd'hui une véritable esthétique, particulièrement prisée par nos sociétés qui s'avèrent de plus en plus obsédées par l'image :

Le spectacle de l'effondrement suscite une fascination immense, parce qu'il n'est pas synthétisable par l'entendement humain. Et pour la dynamique captologique de l'industrie culturelle, il est un objet idéal. Nous vivons sous l'emprise d'une telle saturation par les images, qui a créé cette mécanique addictive qui fait que nous avons besoin du spectacle de la catastrophe. Pour l'industrie du spectacle, de

* *The Pre-and Post-Apocalyptic landscapes by J. D. Kurtness.*

1 Le présent article s'inscrit dans le Projet Européen « Beyond security : the role of conflict in building resilience » n. CZ.02.01.01/00/22_008/0004595, financé par le Fonds Européen de Développement Régional, et dans « Cooperatio », le programme de soutien institutionnel de base pour la science et la recherche à l'Université Charles – domaine scientifique : Littérature/Études médiévales.

2 Bertrand GERVAIS, « Le cinéma et la fin du monde : Apocalypticmovies.com », *Réflexions sur le contemporain*, carnet de recherche, 11 mai 2015.

Le présent article s'inscrit dans le Projet Européen « Beyond security : the role of conflict in building resilience » n. CZ.02.01.01/00/22_008/0004595, financé par le Fonds Européen de Développement Régional, et dans « Cooperatio », le programme de soutien institutionnel de base pour la science et la recherche à l'Université Charles – domaine scientifique : Littérature/Études médiévales.

l'*infotainment*³, qui exigent une captation permanente de notre attention, tout ce qui a trait à l'effondrement recèle une économie visuelle maximale.⁴

Parallèlement, l'une des raisons psychologiques susceptibles d'expliquer l'engouement de l'homme contemporain pour l'imaginaire de l'apocalypse se trouve analysée par Jean-Paul ENGÉLIBERT. Selon ce professeur de littérature comparée, il s'agit, dans la production hollywoodienne notamment, de « procurer une certaine forme de jouissance chez le spectateur à la vue des catastrophes décrites, spectateur qui s'en sait pourtant protégé, 'immunisé' par la fiction même »⁵.

En fait, cette théorie ne fait que transposer à notre époque la célèbre remarque de LUCRÈCE sur la propension morbide que nous avons à jouir, en toute sécurité, du drame ou du malheur d'autrui :

Quand l'Océan s'irrite, agité par l'orage,
Il est doux, sans péril, d'observer du rivage
Les efforts douloureux des tremblants matelots
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots ;
Et quoiqu'à la pitié leur destin nous invite,
On jouit en secret des malheurs qu'on évite.⁶

Spectacles commerciaux, tapageurs, simplistes, hyperboliques, provoquant une curiosité malsaine..., les fins du monde contemporaines ne s'inscrivent pas moins dans une très longue tradition remontant à SAINT JEAN dont ils empruntent, d'une manière ou d'une autre, la dichotomie générale 'apocalypse – rédemption', ainsi qu'un certain message eschatologique :

En effet, ce schéma chrétien messianique peut être convoqué par la fiction pour le meilleur comme pour le pire. Pour le pire, quand il nous dit que nous serons sauvés quoi qu'il arrive et que l'on n'a pas besoin de faire quoi que ce soit. Pour le meilleur, quand il exige de nous ce

3 L'*infotainment* (contraction des mots « information » et « entertainment », *divertissement* en français) désigne la tendance à traiter l'ensemble des programmes et des informations avec les procédés du divertissement. Cette méthode a pour but de rendre les informations plus facilement accessibles à un nombre plus élevé de personnes et donc de rendre le média concerné plus visible, plus vendu, plus vu.

4 Cynthia FLEURY, Transcription de l'émission « Le Temps du débat » d'Emmanuel LAURENTIN, vendredi 31 janvier 2020, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-temps-du-debat/speciale-nuit-des-idees-au-college-de-france-1976582>

5 Jean-Paul ENGÉLIBERT, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019, p. 42.

6 LUCRÈCE, *De la nature des choses*, traduit en prose par Jean-Baptiste-Antoine-Aimé Sanson de PONGERVILLE avec une notice littéraire et bibliographique par Ajasson de GRANDSAGNE, tome I, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1829, p. 6-7.

que nous pouvons donner pour changer le monde. La double séquence apocalypse/rédemption vient aussi nous dire qu'un autre monde est possible. N'oublions pas que ce schéma chrétien puise sa source dans la révolte des opprimés contre l'empire romain. L'Apocalypse a servi aux premiers chrétiens à affirmer leur foi contre les persécutions, à guider une révolte contre les patriciens romains.⁷

Aussi paradoxal que cela puisse paraître à première vue, les fins du monde cinématographiques et littéraires débouchent souvent sur la catharsis ou, du moins, sur un certain espoir en l'humanité qui, grâce à la mobilisation de ses propres ressources (ou suite à l'intervention d'un Sauveur externe) parviendra à s'en sortir, survivra à l'épreuve tragique et n'en deviendra que plus forte. Après tout, le sens original du mot 'apocalypse' veut bien dire 'révélation' des desseins divins et du rôle que l'humanité jouera dans le plan de la Rédemption⁸.

Cette courte introduction nous a semblé nécessaire pour esquisser en grandes lignes le contexte actuel et pour montrer, dans la suite de l'article, à quel point les œuvres de Julie D. KURTNESS diffèrent des schémas apocalyptiques auxquels les médias nous ont habitués.

Julie D. Kurtness

Tout d'abord, présentons rapidement cette auteure qui reste plutôt discrète concernant ses origines et sa vie privée : Julie D. KURTNESS est une romancière et nouvelliste canadienne née à Chicoutimi, en 1981, d'une mère québécoise et d'un père innu originaire de la réserve de Mashteuiatsh. Selon les données tirées de ses (rares) entrevues, malgré une année de microbiologie, puis un cursus complet en littérature française à l'Université McGill, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, rien ne présageait une future carrière de dystopiste littéraire chez cette grande admiratrice du cinéma américain (*X-Files*), de jeux vidéo, de *fanfictions*, de Michel HOUELLEBECQ ou de Margaret ATWOOD. Même aujourd'hui, la jeune femme alterne des périodes d'écriture assez intenses (au moins 600 mots par jour) avec des études en informatique récemment entamées et l'exercice d'autres métiers.

7 Céline LECLÈRE, « Les fictions d'apocalypse ont-elles pour but de nous rendre meilleurs ? », France Culture, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/les-fictions-d-apocalypse-ont-elles-pour-but-de-nous-rendre-meilleurs-7903790>

8 « Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a confiée pour découvrir à ses serviteurs les événements qui doivent arriver bientôt ; et qu'il a fait connaître, en l'envoyant par son ange, à Jean, son serviteur, qui a attesté la parole de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ en tout ce qu'il a vu. Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de cette prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites, car le temps est proche ! » (Le début de l'Apocalypse de Saint Jean, <https://bible.catholique.org/apocalypse-de-saint-jean/3484-chapitre-1>, consulté le 1^{er} octobre 2022).

Depuis son entrée officielle dans le monde des lettres, en 2005, Julie D. KURTNESS a publié deux romans – *De vengeance* (2017) et *Aquariums* (2019) – et une dizaine de nouvelles dont « Mashteuiatsh, P.Q. » (2005) et « Le stylo » (2006) ont paru dans la revue *Moebius*, tandis que « Les saucisses » fait partie de *Wapke* (2021), premier recueil de textes d'anticipation autochtone au Québec. Il y a quelques mois, Julie D. KURTNESS a signé sa dernière nouvelle d'anticipation apocalyptique, intitulée « Bienvenue, Alyson » (2022) et rédigée pour les éditions Hannenorak qui se spécialisent dans la création autochtone francophone.

Les œuvres de Julie D. KURTNESS sont régulièrement lauréates des prix « Voix Autochtones », « Découverte » du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean ou « Coup de cœur » des Amis du polar. Il s'agit d'une auteure innue fort prometteuse qui, malgré sa timidité⁹, représente de plus en plus souvent le Canada francophone lors des lectures publiques, des festivals et des foires du livre internationales.

Sur le plan thématique, l'écrivaine a évolué des témoignages identitaires (« Mashteuiatsh, P.Q. ») vers des dystopies (*Aquariums* ; « Les saucisses » ; « Bienvenue, Alyson ») en passant par une période transitoire, consacrée à des récits policiers qui présentaient déjà certains symptômes inquiétants, voire apocalyptiques (« Le stylo » ; *De vengeance*). C'est donc à la fin de la phase policière et au début de la période dystopique que nous allons situer nos brèves analyses des paysages pré- et post-apocalyptiques dans l'œuvre kurtnessienne.

Pour une nouvelle acception de l'apocalypse

Dès le premier roman de l'auteure, *De vengeance*, le paysage, tant urbain que forestier, joue un rôle très important, puisqu'il motive en partie le comportement meurtrier de la protagoniste. Puisque « notre temps est compté »¹⁰, une jeune fille en colère contre une humanité de plus en plus égoïste et polluante se met à punir, puis à tuer ses semblables et à en tirer un plaisir de plus en plus intense.

Perchée en haut d'un sapin baumier qui « par miracle a échappé aux massacres des Noëls du dernier siècle »¹¹, elle épie les futures victimes de sa petite guerre écologique. La nuit, elle suit les chats du voisinage dont elle envie « [la] discrétion et la supériorité [des] sens »¹². Parfois, elle s'amuse à échanger des chiens entre propriétaires de différents quartiers ou bien à promener les bêtes la nuit, en secret.

9 « Solaris rencontre J.D. Kurtness », épisode 16, 9/11/2021, <https://www.youtube.com/watch?v=XzxRVBtLQXM>

10 Julie D. KURTNESS, *De vengeance*, Québec, L'Instant même, 2017, p. 16.

11 *Ibid.*, p. 10.

12 *Ibid.*, p. 63.

Quant aux êtres humains, elle les observe avec « la félicité du naturaliste devant un groupe de babouins »¹³, puis elle se met à les étudier avec assiduité pour mieux pouvoir leur nuire.

Aux antipodes de l'anthropomorphisme traditionnel, l'héroïne se fait de plus en plus proche des animaux, voire de certains organismes microscopiques :

Ma stratégie est celle du microbe. Invisible à l'œil nu, je détale avant l'apparition des symptômes. [...] À force de se tenir dehors, on devient une sorte de bête. Le territoire nous appartient, parce que nous y sommes constamment. [...] Je connais la route, le rythme de la marche, la texture du sol, le temps exact qu'un trajet me prend, l'énergie demandée à chaque étape.¹⁴

Et c'est à nouveau la cause animale, liée à la protection du sol, que l'héroïne indique comme à la fois la motivation principale et l'échelle opératoire de ses plans meurtriers :

Trop de gens à buter et, surtout, où tracer la ligne de ce qui est acceptable ? Tuer tous les clients du McDo ? Du PFK ? Les producteurs agricoles ? Les employés des abattoirs ? Les dirigeants des multinationales agroalimentaires ? Leurs actionnaires majoritaires ? Les groupes de gens qui ont de l'argent de placé dans des fonds qui investissent dans ces multinationales ? Les élus de gouvernements qui ne légifèrent pas ? Ceux qui votent pour ?¹⁵

En fin de compte, l'héroïne ouvre une chasse à l'homme en général. Sur une route forestière, elle abat au fusil quinze personnes inconnues, choisies au hasard, avant de se mettre à nu, s'enfoncer dans un lac et, nageant sur le dos, se fondre au paysage nocturne, apaisée et heureuse comme un fauve repu :

J'ouvre les yeux sur la tache laiteuse de notre galaxie. Des étoiles scintillent à un rythme irrégulier. Des lucioles prennent le redoux pour le printemps. Un signal imperceptible, un indice subtil de l'arrivée de l'aurore, et la forêt entonne son concert matinal. Des centaines de chants d'oiseaux s'élèvent vers le firmament, une célébration dont seule la nature a le secret.¹⁶

Une fois débarrassée des hommes, la nature semble soulagée et en quelque sorte délivrée, vengée par la jeune *serial killer* qui l'a enfin rejointe après des dizaines d'années d'errances au sein d'une civilisation techniciste et hostile à l'environnement.

13 *Ibid.*, p. 100.

14 *Ibid.*, p. 106.

15 *Ibid.*, p. 130.

16 *Ibid.*, p. 156.

Certes, tout au long du livre, Julie D. KURTNES fait jouer son ironie habituelle, de sorte que le lecteur hésite entre une vague sympathie pour la protagoniste misanthrope, d'une part, et une certaine inquiétude face à l'approfondissement de ses penchants morbides, de l'autre. Or, au moment où la jeune fille 'bute' les visiteurs bruyants de la forêt, afin que cette dernière puisse végéter en paix, une question plus sérieuse se pose : qui sommes-nous pour troubler la quiétude de cette nature qui a été là des millions d'années avant notre brève apparition sur la Terre ?

Dans une entrevue accordée au Salon du livre des Premières Nations, Julie D. KURTNES s'est laissé aller à la réflexion suivante :

Moi, j'ai très peu foi en l'humanité. Je pense que l'humanité a ses qualités, puis sa beauté intrinsèque, mais pas plus que tout le reste. Je pense qu'on est juste une partie du cosmique. [...] Notre histoire est récente, puis je pense qu'on va s'auto-annihiler bientôt. On va être juste un battement de paupières dans les grands cycles de notre système solaire. [...] Je ne m'en fais pas trop du sort de la race humaine. Tant pis pour nous.¹⁷

Le début du roman semble renforcer une telle lecture apocalyptique, puisque la narratrice s'y adresse au lecteur modèle qu'elle imagine comme un être post-humain :

Tu es une créature du futur, puisque le moment présent est déjà terminé. Je t'appelle créature, car les hommes et les femmes sont des catégories qui pourraient disparaître, comme la théorie des humeurs. Es-tu un amas de graisse ? Es-tu un encéphale dans une jarre ? Peut-être que mon texte a été converti en impulsions électriques, prédigérées pour un cerveau seul, sans organes, qui flotte dans un liquide nutritif et conducteur. Es-tu une machine ? Es-tu un enfant ? [...] Es-tu un réfugié intergalactique ?¹⁸

Cette logique 'post-humaine' s'accentue encore davantage dans *Aquariums*, le second roman de l'auteure. Une pandémie y condamne une expédition scientifique à errer en pleine mer polaire dans une sorte d'arche de Noé contemporaine. La brillante biologiste du bord s'abandonne alors à des souvenirs-rêveries de son histoire personnelle, de ses ancêtres autochtones et de leurs périple dans les nuits glacées du Québec.

Deux changements frappent par rapport au roman précédent. Tout d'abord une proportion fortement réduite de l'espace accordé à des

17 « Épisode 38 – 10^e Salon du livre des Premières Nations avec J.D. Kurtness et Rodney St-Éloi », *Rue Atateken* [17 novembre 2021], <https://www.youtube.com/watch?v=BdcYvtKBIXk>

18 Julie D. KURTNES, *De vengeance*, cit., pp. 12-13.

héros humains. Dans l'économie du récit, tout comme dans le monde apocalyptique que ce dernier met en place, la scientifique coincée sur le bateau ne s'avère pas plus importante qu'une vieille baleine orpheline qui a survécu à l'hécatombe des siens. Les angoisses et les espoirs humains ne sont nullement considérés comme supérieurs à la détresse des animaux et, à titre d'exemple, une relation mère-baleineau n'a rien à envier à l'intensité des rapports familiaux chez les hommes :

Le cordon cède et le placenta entame une lente dérive dans un nuage de sang. Le baleineau prend sa première inspiration. L'air glacial lui ouvre les poumons. Le choc est brutal. Sa mère est là, avec son lait tiède et ses caresses. Tantes et cousines nagent autour du nouveau-né, excitées par l'événement et les risques qui l'accompagnent. Chaque naissance est un moment de triomphe et d'inquiétude pour ces femelles. Heureusement, les meutes d'orques sont encore loin.¹⁹

Le deuxième phénomène déconcertant consiste dans la 'discretion' de l'apocalypse. Aucune boule de feu n'éclaire le paysage kurtnessien, pas de lacs de soufre non plus, même pas une fusillade écoterroriste comme dans le roman précédent. Juste un effacement progressif de la distinction homme/animal et l'enfoncement de la planète entière dans des eaux troubles qui rappellent tant le liquide amniotique qu'une solution de laboratoire. Cette fin du monde – si mise en valeur dans la production littéraire et cinématographique contemporaine –, on risquerait presque de ne pas s'en apercevoir. Elle a peut-être déjà eu lieu.

Le second roman de Julie D. KURTNESS rappelle étrangement les théories du philosophe autrichien Günther ANDERS, le premier époux d'Hannah ARENDT et un grand théoricien des destructions de l'humanité, qui caractérise certaines productions littéraires contemporaines comme des « apocalypses sans royaume ». Le Noé post-moderne qu'ANDERS a imaginé comme son porte-parole prophétise ainsi :

Après demain, le déluge sera quelque chose qui aura été. Et, quand le déluge aura été, tout ce qui est n'aura jamais existé. Quand le déluge aura emporté tout ce qui est, tout ce qui aura été, il sera trop tard pour se souvenir, car il n'y aura plus personne.²⁰

La dernière nouvelle de Julie D. KURTNESS que nous voudrions mentionner ici, « Les saucisses », relève d'un imaginaire dystopique plus traditionnel, puisque l'auteure l'a rédigée sur commande et elle devait se conformer aux règles du genre. Le récit se déroule dans un

19 Julie D. KURTNESS, *Aquariums*, Québec, L'Instant même, 2019, p. 25.

20 Günther ANDERS, « Prédire l'Apocalypse, une idée folle ou tout à fait sérieuse ? », *La fin du monde et nous. Tous survivalistes ?*, épisode 1/4 : *Avis d'Apocalypse*, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/lsd-la-serie-documentaire/avis-d-apocalypse-6407259>

univers post-apocalyptique où les personnes plus fortunées paient cher pour être vingt-quatre heures sur vingt-quatre branchées à des électrodes qui projettent dans leurs cerveaux d'extraordinaires aventures virtuelles, tandis que les employés moins chanceux travaillent à leur service, les entretiennent, lavent leurs corps et les débranchent au moment où le paiement du forfait arrive à son terme.

Avec un mélange d'humour et de cynisme désespéré, la narratrice post-humaine au corps touché par des radiations résume :

Nous sommes quelques centaines de milliers à prendre soin des millions de branchés. Plus personne ne se soucie de nous. Les lois, l'argent, le bonheur et les préoccupations sont maintenant dans un univers qui nous échappe. Le saccage, les inondations, les incendies, plus rien n'a d'importance ici. Les services sont minimaux : nous sommes de la grenaille, une nuisance, une arrière-pensée désagréable. Nul ne veut entendre parler de nous, de la planète, de la qualité de l'eau, de l'air, du sol, de la nourriture qu'on mange et de celle qu'on dépose à l'intérieur de leur estomac avec un tube de gavage. Leur monde a éliminé la souffrance, la culpabilité, l'incertitude.²¹

Malgré sa tonalité dystopique plus familière au lecteur, la nouvelle, une fois de plus, met en scène une apocalypse que les neuf dixièmes de l'humanité n'ont pas tout simplement remarquée (ou qu'ils refusent de prendre en considération), puisqu'elle s'est déroulée 'seulement' dans le monde physique où les élites n'ont plus l'habitude de séjourner mentalement.

Le cadre théorique contemporain

Il nous semble important de mettre en parallèle les apocalypses esquissées par cette auteure innue, à la fois discrètes et dépourvues de la catharsis hollywoodienne, avec un certain nombre de théoriciens contemporains qui travaillent sur les esthétiques du « post-Anthropocène ».

En 2000, le botaniste américain Eugene F. STOERMER et le Prix Nobel de chimie néerlandais Paul Josef CRUTZEN ont pour la première fois évoqué le terme d'« Anthropocène ». Il s'agit d'une nouvelle phase géologique dont la révolution industrielle du XIX^e siècle serait le déclencheur principal et qui est caractérisée par la capacité de l'homme à transformer l'ensemble du système terrestre. Autrement dit, l'Anthropocène est l'âge des humains, une période de temps au cours de laquelle *homo sapiens sapiens* s'avère la principale force de changement sur Terre, surpassant de loin tous les facteurs géo-

21 Julie D. KURTNESS, « Les saucisses », in Jean MICHEL (dir.), *Wapke*, Montréal, Stanké, 2021, p. 153.

physiques. Les désordres générés par cette suprématie humaine ont aujourd'hui de multiples conséquences : changement climatique, disparition des espèces, insécurité alimentaire, raréfaction des ressources vitales, migrations forcées et soudaines, précarité énergétique, etc.

De nombreux sociologues de l'environnement (Anna LOWENHAUPT TSING), historiens de l'écologie (Jean-Paul DÉLÉAGE) et théoriciens de l'anthropocène (Pierre FLUCK, Laurent CARPENTIER, Claude LORIS) se sont depuis penchés sur ce phénomène qui a progressivement touché le domaine de la littérature (Gwennaël GAFFRIC), notamment celui du roman américain (Jean HEGLAND, Terry TEMPEST WILLIAMS, Pete FROMM, Wallace STEGNER, John MCPHEE, etc.).

Saisissant l'angoisse écologique contemporaine, les romanciers la transmutent, l'élèvent et donnent ainsi naissance à un nouvel imaginaire, celui de « l'après ». Or, ce qui est intéressant dans le cas précis de Julie KURTNESS, c'est qu'elle ne tombe dans aucune de ces catégories nouvellement constituées de « littérature environnementale », « récit activiste », « polar écologique », « thriller vert ». Dépourvus de tout militantisme idéologique, ses paysages d'avant et d'après la catastrophe constituent une riposte, plutôt ironique et très personnelle, que cette jeune femme innue oppose tant au tintamarre hollywoodien qu'au pathos du messianisme chrétien.

Il se peut que le Sauveur (que cela soit le Christ ou Bruce WILLIS) ne vienne pas et que l'Anthropocène s'achève d'une manière peu glorieuse. Il se peut même que l'apocalypse ait déjà eu lieu sans que nous l'ayons remarquée. Et alors ? Tant pis pour nous.

Références bibliographiques

Günther ANDERS, « Prédire l'Apocalypse, une idée folle ou tout à fait sérieuse ? », *La fin du monde et nous. Tous survivalistes ?*, épisode 1/4 : *Avis d'Apocalypse*, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/lsd-la-serie-documentaire/avis-d-apocalypse-6407259> (consulté le 1^{er} octobre 2022).

Apocalypse de saint Jean, <https://bible.catholique.org/apocalypse-de-saint-jean/3484-chapitre-1> (consulté le 1^{er} octobre 2022).

Jean-Paul ENGÉLIBERT, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019.

« Épisode 38 – 10^e Salon du livre des Premières Nations avec J.D. Kurtness et Rodney St-Éloi », *Rue Atateken* [17 novembre 2021], <https://www.youtube.com/watch?v=BdcYvtKBIXk> (consulté le 1^{er} octobre 2022).

Cynthia FLEURY, Transcription de l'émission « Le Temps du débat » d'Emmanuel LAURENTIN, vendredi 31 janvier 2020, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-temps-du-debat/speciale-nuit-des-idees-au-college-de-france-1976582> (consulté le 1^{er} octobre 2022).

Bertrand GERVAIS, « Le cinéma et la fin du monde : Apocalypticmovies.com », *Réflexions sur le contemporain*, carnet de recherche, 11 mai 2015,

<https://oic.uqam.ca/fr/carnets/reflexions-sur-le-contemporain/le-cinema-et-la-fin-du-monde-apocalypticmoviescom> (consulté le 1^{er} octobre 2022).

Julie D. KURTNESS, *Aquariums*, Québec, L'Instant même, 2019.

Julie D. KURTNESS, *De vengeance*, Québec, L'Instant même, 2017.

Julie D. KURTNESS, « Mashteuiatsh, P.Q. », *Moebius*, n. 104, 2005, pp. 83-92.

Julie D. KURTNESS, « Les saucisses », in Jean MICHEL (dir.), *Wapke*, Montréal, Stanké, 2021, pp. 141-155.

Julie D. KURTNESS, « Le stylo », *Moebius*, n. 109, 2006, pp. 67-72.

Céline LECLÈRE, « Les fictions d'apocalypse ont-elles pour but de nous rendre meilleurs ? » France Culture, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/les-fictions-d-apocalypse-ont-elles-pour-but-de-nous-rendre-meilleurs-7903790> (consulté le 1^{er} octobre 2022).

LUCRÈCE, *De la nature des choses*, traduit en prose par Jean-Baptiste-Antoine-Aimé Sanson DE PONGERVILLE avec une notice littéraire et bibliographique par Ajasson DE GRANDSAGNE, tome I, Paris, C. L. F. Pancoucke, 1829.

« Solaris rencontre J.D. Kurtness », épisode 16, 9/11/2021, <https://www.youtube.com/watch?v=XzxRVBtLQXM> (consulté le 1^{er} octobre 2022).

YŌZŌ-SAN, « La littérature à l'heure de l'anthropocène », *L'Influx. Le webzine qui agite les neurones*, <https://www.linflux.com/litterature/la-litterature-a-lheure-de-lanthropocene/> (consulté le 1^{er} octobre 2022).

Abstract

Julie D. Kurtness is a young Quebec writer of Innu origin who has distinguished herself by the strange dystopian universes that she depicts in her science fiction novels and short stories. The article examines the nature of Kurtnessian pre- and post-apocalyptic landscapes in order, on the one hand, to distinguish them from contemporary commercial production (especially Hollywood) as well as from the traditional Christian imaginary and, on the other, to compare them to newly emerging « post-Anthropocene » aesthetics.

Mots-clés

Littérature québécoise, Julie D. Kurtness, apocalypse, dystopie, paysages.